

Gérard Larpent

NOS PLUS INTIMES CONFIDENCES



ÉDITIONS DEBORÉE

Gérard Larpent

NOS PLUS INTIMES CONFIDENCES

ÉDITIONS DEBORÉE

© Centre France Livres SAS, 2026
45, rue du Clos-Four – 63056 Clermont-Ferrand Cedex 2
livres@centrefrance.com

Prologue

- Tu jouais à quoi, quand tu étais petite ?
- Je jouais beaucoup avec les garçons, au ballon, à cache-cache...
- Vous alliez à la plage ?
- À Sainte-Rose il n'y a pas de plage. Au bord de la mer, il n'y a que de la roche volcanique qui entaille la plante des pieds. Alors pour nous baigner, nous allions sauter dans l'eau depuis les quais du port de plaisance.
- Et Noël ? C'était comment ?
- Noël, c'est en plein été là-bas. Il n'y a pas de dinde aux marrons comme ici. On fait plutôt des pique-niques en famille à l'ombre des flamboyants en fleur. Mais pour moi et mes frères et sœurs, Noël était un jour comme les autres.
- Tu ne recevais pas de cadeaux ?
- Je me souviens d'un seul, offert par mon père. Juste avant mes huit ans. C'était un sac de billes en terre cuite de toutes les couleurs. En créole, on les appelle des

kanèt. On traçait un cercle sur le sol pour y entasser des billes. Postés à quelques pas, on tirait sur ce tas et on s'emparait des billes sorties du cercle. Les autres joueurs criaient « *Kine a li ! Kine a li !* » en riant et en sautant dans la poussière.

— Tu as gardé ces billes ?

— Non. Elles sont restées là-bas. Mais je repense souvent à ce jeu. Je me dis que nous sommes comme ces petites billes qui s'entrechoquent. Projetés dans le monde, nous heurtons des billes qui vont en cogner d'autres. Nous modifions leurs trajectoires comme elles modifient les nôtres. La vie est faite ainsi de rencontres qui en provoquent de nouvelles qui en feront naître à leur tour. J'ai connu votre père comme ça. Certains diront que c'est le hasard ou le destin. Moi, je crois que c'est Dieu qui joue aux *kanèt*.

Chacun d'entre nous imagine son propre bout du monde. Pour les uns, ce territoire aux confins de tous les rêves et de tous les désirs se situe au coin de la rue, dans un square ou à la terrasse d'un café. Pour d'autres, il s'appelle Patagonie, Ouzbékistan, Papouasie et porte un nom mêlant l'exotisme, les fantasmes et les coordonnées GPS.

Debout face au paysage minéral qui s'étend devant elle, Salma connaît depuis longtemps la direction qu'elle doit prendre pour atteindre son bout du monde à elle, synonyme de paix et de liberté. Il l'attend au-delà du désert, bien loin derrière les montagnes.

Elle ne joue plus aux billes depuis longtemps. Les yeux rivés sur la ligne qui sépare le ciel bleu du sable rouge, elle s'isole près du grillage longeant la piste tracée vers le nord. Elle glisse ses doigts à travers les mailles métalliques et caresse le vide de l'autre côté. Elle a l'impression qu'au-delà de la limite du camp l'air

est plus pur et que tout son corps pourrait s'y déployer plus aisément.

En se retournant, Salma peut voir derrière elle les alignements de milliers de maisonnettes blanches siglées des lettres bleues de l'UNHCR¹. Elle vit ici depuis plus d'un an. Pour échapper durant quelques précieuses minutes à cet environnement, elle a institué son rituel, la clôture, la piste, l'invention de son ailleurs. Les jeux de ses petites camarades ne l'intéressent plus. Chanter, taper dans les mains, tournoyer à en perdre l'équilibre pour s'écrouler au milieu des éclats de rire n'est plus de son âge. Son enfance a été dévorée par la guerre, croisée à la porte de son village.

Ce jour-là, rentrant de sa quête quotidienne de bois, elle avait été alertée par les bruits de fusillade et les cris jaillissant des cases. Prudemment, elle s'était enfuie dans les hautes herbes. La peur au ventre, elle était restée cachée longtemps, tétanisée par les coups de feu qui déchiraient le silence. Elle avait attendu la tombée de la nuit avant d'oser sortir de son abri dérisoire et de regagner les premières maisons de son village. Les images des scènes qu'elle avait découvertes la poursuivraient toute sa vie.

D'abord, il y avait eu cette silhouette couchée sur le sol, à peine dissimulée par une barrière. Salma avait hésité à s'en approcher. Elle avait deviné là le corps d'un de ses

1. United Nations High Commissioner for Refugees (Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés).

camarades gisant dans une mare de sang. Elle s'était enfin décidée à avancer et avait compris. Le garçonnet avait eu la gorge tranchée.

Alors Salma n'avait plus songé à se cacher. Elle s'était précipitée vers la case de sa famille. Elle n'avait plus prêté attention aux autres atrocités que la nuit enveloppait peu à peu ; les cadavres mutilés, les bébés éventrés. Seul comptait le sort de ses parents vers lesquels elle courait à toutes jambes.

À bout de souffle, elle était arrivée à quelques mètres de sa case où elle avait été stoppée net et transformée en bloc de sel, incapable de faire un pas de plus. Son regard affolé se perdait dans toutes les directions. Impuissante, elle ne pouvait fixer le corps étendu devant elle. Durant de longues minutes, elle était restée là, debout, sidérée avant qu'un hurlement jaillisse de sa gorge, mélange de peur, de révolte et de douleur.

Lentement, elle s'était alors approchée puis s'était accroupie pour prendre la tête de son père entre ses mains. Elle lui avait fermé les yeux avant de le serrer contre sa poitrine. Toute la nuit, elle était restée ainsi, hébétée, étrangère aux bruits qui renaissaient autour d'elle où s'entremêlaient pleurs et lamentations. Non loin, quelques voisins qui avaient aussi pu se cacher comptaient maintenant leurs morts.

Au bout de la nuit, lorsque pointèrent les premiers rayons rougeoyants d'un soleil indifférent au drame, Salma se tenait toujours assise sur le sol, berçant mécaniquement le corps de son père. Elle ne vit pas apparaître sa

mère et son frère qui, comprenant soudain le malheur qui venait de frapper leur famille, s'étaient mis à courir vers elle en poussant des cris de douleur.

Leurs hurlements avaient sorti Salma de sa torpeur, mais elle était restée immobile dans la poussière. Puis, peu à peu, tandis qu'elle reprenait pied dans la réalité, un triste sourire de soulagement s'était dessiné sur son visage, déviant le ruisseau de ses larmes. Tenant toujours son père dans son giron, elle avait embrassé sa mère secouée par les sanglots alors que son frère, debout à leurs côtés, tentait de prendre la mesure du rôle de chef de famille qui venait soudain de s'abattre sur ses épaules. La fillette et sa maman s'étaient relevées pour étreindre le garçon et ils s'étaient tenus ainsi longtemps, tous les trois enlacés, devant le corps étendu à leurs pieds.

Tout alla ensuite très vite. Enveloppé d'un simple linge blanc, le corps du père avait été déposé le soir même dans une tombe creusée derrière les ruines de maisons encore fumantes, près de dizaines d'autres. Puis la fuite avait commencé.

Certains que les miliciens allaient bientôt revenir, les quelques hommes survivants avaient convaincu tous les©villageois de partir immédiatement. Ils avaient pris la route vers l'ouest. En silence, le petit groupe s'était enfoncé dans l'inconnu. D'ordinaire si bruyante, la nature autour d'eux se taisait.

Bien droite près de son grillage face à l'horizon, Salma revoit tous ces instants. Mais elle veut oublier.

Oublier ces journées d'errance sous le soleil brûlant, les disputes pour une gorgée d'eau, la crainte d'une nouvelle attaque, les humiliations endurées avant d'être acceptés dans un camp.

Elle prend une longue inspiration et penche la tête en arrière pour mieux s'imprégnier de l'air qui l'entoure. Elle enfouit les souvenirs douloureux sous les odeurs apaisantes apportées par le vent du désert et goûte le plaisir de sentir la brise serpenter sur sa peau avant de se couler dans les plis de son vêtement. Salma sent les grains de sable se glisser entre ses orteils et assure fermement ses pieds sur le sol comme pour prendre son élan.

La vie dans le camp s'est peu à peu organisée. Son frère rejoint chaque matin la ville proche où il gagne quelques billets en faisant la plonge et le ménage dans un bar. Sa mère s'active toute la journée en quête d'eau et de nourriture. Ce ne sont que bousculades au pied des camions-citernes et querelles à l'approche des livraisons de riz. Mais Salma est tenue à l'écart de ces quêtes quotidiennes et envoyée à l'école, une baraque dans laquelle s'entasse une centaine d'enfants. Assis par terre, leur cahier entre les jambes, garçons et filles ânonnent leur leçon dans un brouhaha incessant, devant des maîtres épuisés. Salma n'a cours que le matin. Les après-midi sont réservés aux plus jeunes. Elle en profite alors pour apprendre quelques mots d'anglais auprès de volontaires de mouvements humanitaires. Ils ont pris en affection cette réfugiée intelligente à la curiosité insatiable. Mais elle sait que bientôt elle ne pourra plus échanger avec eux

ni assister aux leçons dans son école de fortune. Elle est maintenant trop âgée. Il y a déjà quelques mois qu'elle a saigné pour la première fois et ses voisins de classe sont bien plus jeunes qu'elle. Leurs parents ne vont plus tolérer que l'adolescente côtoie leurs garçons dans cette classe surpeuplée. Salma le devine dans leurs yeux.

Elle voudrait ne pas grandir, mais elle a conscience des transformations de son corps et de l'intérêt que lui portent désormais les hommes. Instinctivement, elle s'enroule dans sa tunique lorsqu'elle croise un regard trop insistant. Elle souhaiterait écraser ses seins qui poussent en lui faisant mal. Elle croise les bras sur eux à s'en couper le souffle, mais elle sait l'inutilité de son geste. Rien ne peut arrêter cette métamorphose.

Salma ne parle pas de cela à sa mère. La vie dans le camp a jeté le silence sur ce sujet. Les femmes y sont devenues des individus anonymes qui se battent d'abord pour leur survie. Ce ne sont plus que des silhouettes qui se glissent à petits pas dans les allées du camp.

Quelques semaines après son arrivée ici, Salma a découvert les taches de sang dans sa culotte. Elle savait ce qui était en train de se produire dans son ventre. Elle en avait parlé avec ses amies de la vie d'avant. Ensemble, elles tentaient de déchiffrer ce mystère. Elles se cachaient pour surprendre la conversation de leurs mères et décrypter leurs paroles à propos du corps des femmes.

Pour cette première fois, sa mère lui avait remis un paquet donné par l'équipe de santé. Depuis, Salma se débrouille toute seule et va elle-même s'approvisionner

dans le bâtiment préfabriqué portant le dessin d'un planisphère bleu. Les personnes en blouse blanche qui la reçoivent sont gentilles, mais débordées. Elles ne peuvent lui accorder l'écoute qu'elle espère. Timidement, elle fait sa demande, dissimule le sac sous sa tunique et repart en gardant pour elle les questions qui la taraudent.

Les mois s'écoulent ainsi dans leur morne platitude. D'elle-même, elle a décidé de ne plus aller en classe le matin, expliquant à sa mère que ces heures sont devenues inutiles. Elle tente de s'accommoder de sa situation d'entre-deux où elle n'occupe plus la place de la petite fille du foyer et n'a pas encore obtenu la reconnaissance de son état de jeune femme. Elle passe son temps à rêver et se replie sur elle-même. Elle enrage contre ce corps dont elle ne maîtrise pas les mécanismes.

Son seul espace de liberté s'invente dans ses flâneries immobiles, à la lisière du camp. Elle y échafaude des projets. Demain, elle partira. Et si ce n'est pas demain, ce sera le jour suivant. Son oncle Yasir est prêt à l'accompagner. Lui aussi veut tenter sa chance en Europe. Salma l'a dit à sa mère : elle veut quitter cet endroit où elle n'a aucun avenir. Résignée, la femme l'écoute. Elle sait bien que sa fille a raison. Mais elle ne l'accompagnera pas. D'abord parce qu'il y a le grand frère qui la soutient ici. Et puis elle est trop fatiguée. Rongée par le deuil. Usée par les déplacements sur les pistes, dans les camps. Toujours sur le qui-vive. Seule la routine l'aide à survivre. Ses jours sont balisés par la distribution de l'eau, des vivres, la

préparation des repas qui sont devenus autant de rites rassurants et lui évitent de ruminer son malheur.

Salma, elle, ne veut pas se laisser étouffer par cette ambiance de défaitisme. Elle sait qu'il existe ailleurs des mondes sans guerre, sans tempête de sable, sans sécheresse. Et elle s'encourage en se remémorant les récits de ses parents qui lui décrivaient les pluies bienfaisantes et les récoltes abondantes.

Depuis ces temps bénis, les saisons chaudes se sont faites plus longues. Le désert n'a cessé d'avancer. Salma se souvient de ses toutes jeunes années et des premières familles arrivant dans son village, poussées par la faim. Son père lui avait alors expliqué que tous ces gens avaient dû quitter leurs terres devenues stériles. Il craignait que bientôt ce fût à leur tour d'abandonner leurs champs brûlés par le soleil, incapables de produire suffisamment pour leur survie.

Les larmes lui montent aux yeux lorsqu'elle se rappelle les vertes étendues de sorgho et leurs plumets ondoyant sous le vent. Quand elle savait à peine marcher, elle jouait à se cacher dans ces herbes bien plus hautes qu'elle. Ses parents la réprimandaient gentiment en lui expliquant le respect qu'elle devait montrer à l'égard de ces plantes dont dépendaient les repas quotidiens.

Tous ces jours heureux sont maintenant bien loin. À cause de la raréfaction des pluies, la terre était devenue moins féconde. Puis les armes qui s'étaient tuées un moment avaient réapparu. Au fur et à mesure qu'elle grandissait, Salma entendait les adultes parler de plus en

plus souvent des Janjawids. Elle n'osait pas demander ce que signifiait ce mot, mais elle comprenait qu'il était synonyme de catastrophes. Et ses craintes se concrétisèrent lorsqu'elle vit son père étendu à ses pieds.

Comme un chiot sortant de l'eau, Salma s'ébroue pour se débarrasser de ces images et revenir à ses projets. Aujourd'hui, son frère lui a apporté le téléphone portable qu'elle lui réclame depuis des semaines. Elle va enfin pouvoir appeler son cousin parti en Europe il y a deux ans et, grâce à lui, s'inventer un futur au-delà du grillage de son camp de réfugiés.